

# Prix du Meilleur Polar des lecteurs de POINTS

Les éditions POINTS organisent chaque année  
le Prix du Meilleur Polar des lecteurs de Points.

Pour connaître les lauréats passés  
et les candidats à venir, rendez-vous sur

[www.meilleurpolar.com](http://www.meilleurpolar.com)





Knut Faldbakken, né à Oslo, a fait des études de psychologie et se consacre à l'écriture depuis 1967. Auteur de nombreux romans et de pièces de théâtre, il a abordé avec *L'Athlète* un nouveau genre, le roman policier. *Frontière mouvante* est la deuxième enquête de l'inspecteur Valmann traduite en français.

DU MÊME AUTEUR

L'Athlète  
*Seuil, 2009*  
et « *Points Policier* », n° P2355

Knut Faldbakken

FRONTIÈRE  
MOUVANTE

R O M A N

*Traduit du norvégien  
par Hélène Hervieu*

*Éditions du Seuil*

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

*Grensen*

ÉDITEUR ORIGINAL

Gyldendal Norsk Forlag, Oslo

© original : Gyldendal Norsk Forlag AS, 2005

(tous droits réservés)

ISBN original : 82-05-34645-3

ISBN 978-2-0210-4907-7

(ISBN 978-2-02-096445-6, 1<sup>re</sup> publication)

© Éditions du Seuil, 2011, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Prologue

Elle courait d'une porte à l'autre en tentant de déchiffrer les noms inscrits au-dessus des magasins et sur les étiquettes à côté des porches. La ville ressemblait à toutes les autres villes où elle avait été ces dernières semaines, d'un côté de la frontière et de l'autre, impossible de se rappeler son nom. Un modeste centre traversé par une longue rue commerçante, une suite de vieux immeubles dans les quartiers aux alentours, quelques bâtiments qui avaient l'air d'être plus ou moins officiels, un hôtel – un des rares mots qu'elle parvenait à déchiffrer dans cette langue. « Police » était un autre de ces mots. C'est celui-là qu'elle cherchait sans le trouver. Rien que des rues rectilignes et bien ordonnées – comme elles le sont toujours dans la matinée –, avec peu de monde dehors, des vitrines au splendide éclairage et un choix de produits comme elle n'en avait jamais vu de semblable là d'où elle venait. Elle frissonnait sous sa veste légère, n'avait pas beaucoup de temps, savait qu'ils ne tarderaient pas à surgir. Ils étaient sur sa trace. S'ils la rattrapaient, elle aurait droit à une correction en règle. Cela lui était déjà arrivé. Ils épargneraient son visage, mais ce n'était pas les endroits qui manquaient où les coups de pied et de poing faisaient encore plus mal. Ils les connaissaient

tous. On aurait dit qu'ils y prenaient un malin plaisir car ils continuaient longtemps après qu'elle avait abandonné toute résistance et avait tout accepté, après qu'elle avait cessé de crier et restait au sol complètement anéantie. Mais ils savaient arrêter leurs mauvais traitements avant que son désir de mourir l'emporte sur son désir de continuer à vivre.

C'est pourquoi elle courait le long de ces rues, dans cette petite ville sans nom et insignifiante, où même la tristesse de cette matinée d'octobre ne pouvait étouffer l'impression de satisfaction irréfléchie des habitants qui, bien protégés dans leurs vêtements contre le froid de l'automne, se rendaient où ils voulaient aller, plus haut ou plus bas dans le réseau limpide des rues de leur ville où la sécurité allait tellement de soi qu'il était impossible pour une personne pourchassée de trouver un poste de police.

Elle s'arrêta devant une devanture et contempla son reflet dans la vitre.

Ses traits étrangers, son allure ébouriffée, ses cheveux blonds mal décolorés, ses vêtements trop légers, ses escarpins trempés : elle faisait tache au milieu de cette rue comme il faut, elle était une étrangère, un rebut. Les passants pressaient le pas en détournant les yeux, lui ôtant tout espoir de contact, voire d'aide.

Son téléphone portable vibra dans sa poche. Ils s'étaient rendu compte qu'elle était partie de la pension. Il n'y avait pas de temps à perdre. Elle éteignit son portable. Une chose de faite. La chasse avait donc commencé. Derrière son reflet, elle vit les marchandises exposées et de beaux vêtements colorés mais surtout chers. Des vêtements de qualité pour la femme de goût qui a réussi. Des vêtements qu'elle désirait de tout son cœur. Sur une étagère à part, il y avait les produits de



maquillage, pots, flacons, boîtes, étuis brillants en rang d'oignons. Des produits qu'elle connaissait pour les avoir vus dans les magazines. Des concoctions qui pouvaient la transformer à nouveau en une jeune femme séduisante.

C'était une question de minutes à présent. Puisqu'elle ne réussissait pas à trouver la police, à elle de faire en sorte que la police la trouve. Elle avait une histoire prête à raconter. Elle regarda les beaux vêtements, les produits de maquillage si tentants. Elle avait envie de tout. En bloc. Elle aussi était une femme qui méritait d'avoir de belles choses. Quelque chose de mieux que ce qu'elle avait. Une vie, en tout cas.

Elle poussa la porte et entra.



À peine quelques mots échangés et ils s'étaient retrouvés dans la caravane qu'elle occupait. Une bouteille et un gobelet en carton traînaient sur la modeste table. Un poêle à gaz ronronnait au fond du coin cuisine. C'était donc maintenant qu'ils allaient le faire ? pensa-t-il. Comme ça ? Elle s'était déjà débarrassée de ses chaussures et avait levé les jambes, de sorte qu'ils étaient encore plus à l'étroit sur le petit canapé. Arne Vatne n'avait presque pas bougé, il avait seulement déplacé son bras pour qu'elle ait plus de place. Elle sentait la cigarette et un parfum entêtant. Une bonne odeur. Cela faisait des lustres qu'il n'avait pas senti l'odeur des femmes. Il s'était tenu à distance. La déception et l'amertume l'avaient tenu à distance. Il enfouit sa tête dans ses cheveux sombres et les renifla comme un chien. Elle s'appuya contre lui, s'abandonnant entièrement. C'était bon de serrer ce corps frêle. Il aurait aimé prendre le temps de mieux la connaître. Mais tout allait si vite ! C'était censé se passer comme ça, il fallait jouer le jeu, mais cela provoquait en lui une inquiétude. Cela ne faisait que renforcer la sensation qu'il n'aurait pas dû être là. Il essaya de se remémorer la dernière demi-heure pour tenter de comprendre comment il avait échoué ici. Mais la présence de cette fille était si réelle,

si peu compliquée qu'il finit par se détendre. Il ne ressentait plus cette colère qui le brûlait quelque part à l'intérieur les rares fois où il avait cherché la compagnie des femmes. Au fond, ce n'était pas plus mal que cette fille soit ce qu'elle était. Et qu'ils ne parlent pas la même langue, pensa-t-il avec reconnaissance en reprenant une dose de son odeur.

– *It is hot in here*, dit-elle.

– *I need more drink*, répondit-il.

L'anglais n'était pas son fort. Il vida le gobelet. Elle prit la bouteille et lui versa plus de Coca. Du Coca et de la vodka. Son choix à elle, qui les avait mélangés en vraie experte. Pourquoi pas ? Il ne buvait plus tellement d'alcool fort ces derniers temps, mais il sentit son corps gagné par une torpeur pesante. Dans le même temps, quelque chose se libéra dans sa tête, comme un cerf-volant dont on a laissé échapper le fil et qui ne cesse de monter, toujours plus haut.

– *It is so hot in here*, répéta-t-elle en se redressant avant de lever les bras et d'enlever son pull d'un geste rapide.

Puis elle se passa les doigts dans les cheveux. Son corps se donna à voir dans toute sa beauté. Il aimait ses cheveux sombres, si différents de ceux des Norvégiennes, qui lui tombaient sur les épaules. Il aimait sa peau. Il n'en revenait pas qu'il y ait tant de peau mise à nu. Il constata que son soutien-gorge était noir, mais il était trop gêné pour jeter un coup d'œil sur ses seins. De nouveau, elle se blottit contre lui, si proche qu'il sentait la faible odeur de sueur se mêler à son parfum.

– *You are a strong man*, dit-elle, une main posée sur sa cuisse.

– *No. Not so strong*.

Il ne savait pas vraiment contre quoi il protestait, n'était ce sentiment soudain de désarroi – le fait qu'il n'avait plus aucune défense contre ce qu'elle lui faisait.

– *Yes, yes. Very strong. Nice and strong.*

Elle l'embrassa sur la joue. C'était comme du feu et de l'eau glacée. Quand il la saisit par les épaules, elle se tourna légèrement pour pouvoir poser une jambe par-dessus les siennes. Tout à coup elle avait glissé le genou entre ses cuisses. Elle était vive et souple. Une pro. Bon, on passait aux choses sérieuses. Il remarqua à son tour la chaleur qui régnait dans l'étroite caravane. L'armature du dos du canapé, fin comme du papier à cigarettes, frottait contre sa colonne vertébrale. Derrière les rideaux de fenêtre grisâtres et élimés, il aperçut les derniers rayons du jour parmi les branches de pin. Il aurait préféré au moins qu'il fasse nuit.

– *I don't know...*

Il essaya en vain de se redresser. Elle pesait de tout son petit poids sur lui et l'en empêchait. Il voulait lui dire qu'il la trouvait délicieuse, mais que cette position lui donnait sacrément mal au dos. Parti comme c'était, il voyait mal comment ils allaient finaliser la chose dans un espace aussi réduit.

– *You so fine, balbutia-t-il. But I cannot... How we do it ?*

– *You relax*, lui intima-t-elle en souriant.

Dans sa large bouche, ses dents étaient si petites qu'on aurait dit des dents de lait. Il en manquait une. Cela lui donnait l'air encore plus jeune. Beaucoup trop jeune.

– *I teach you.*

Ses yeux couleur miel ne le lâchèrent pas une seconde tandis qu'elle dégrafait son soutien-gorge.

Elle avait un corps parfait. Il n'avait jamais eu une aussi belle femme. Une gamine. Elle ne devait guère avoir plus de...

– *I teach you, darling...*

Elle releva sa jupe courte sur ses hanches et s'assit sur lui. Lourde et légère à la fois. Le cerf-volant dans sa tête s'envolait dans la brise de l'alcool et montait, montait. Son corps ne lui appartenait plus, il était chaud et prêt à se laisser faire. Elle n'arrêtait pas de se démener, se balançant devant ses yeux comme si elle lui présentait une danse, tout en faisant les gestes nécessaires : défaire des boutons, descendre une fermeture éclair. Avec indolence, sans la moindre gêne, mais sachant où elle voulait en venir, elle l'enfourcha. Il avait renoncé à résister. Ses doutes avaient fondu. Sa vue se brouilla. Il aurait pu pleurer s'il ne s'était pas senti submergé de bonheur. Il pesta et hoqueta tandis que la gamine lui donnait un cours comme il n'en avait encore jamais eu.

Arne Vatne posa doucement le plateau sur le sol devant la porte.

Six heures et quart. C'était beaucoup trop tôt pour la réveiller. Elle faisait toujours la grasse matinée quand elle était là. C'était comme ça qu'ils vivaient, les jeunes d'aujourd'hui. Cela faisait deux ans qu'elle avait quitté la maison, mais sur ce point elle n'avait certainement pas changé ses habitudes.

La veille elle l'avait appelé à son travail, ce qui l'avait surpris, ça tombait d'ailleurs plutôt mal, mais il avait fait en sorte qu'elle ne s'en rende pas compte. En rentrant, il l'avait trouvée assise au salon devant la télévision. Bien sûr qu'il était content de la voir, mais il n'avait pu s'empêcher aussitôt de penser qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas. Elle avait vraiment une petite mine. Elle avait maigri.

Cela devait bien faire six mois qu'elle n'avait pas mis le pied à la maison. Peu avant Pâques. Il s'en souvenait car ils s'étaient disputés et elle était repartie pour Oslo au bout de deux jours. Elle lui avait dit qu'elle passerait son examen plus tard. Il n'avait pu se retenir de lui demander pourquoi, sans avoir l'air de la critiquer. Mais elle avait perçu son inquiétude. Comme si les pensées qui le tracassaient s'inscrivaient en lettres

lumineuses sur son front : quel genre de vie menait-elle là-bas, comment se passaient ses études, est-ce qu'elle arrivait à apprendre ses cours et à se réveiller pour aller à la fac, est-ce qu'elle mangeait suffisamment, est-ce qu'elle avait un petit ami, quel genre de personnes fréquentait-elle, est-ce que c'était un milieu où circulait de la drogue ? On entendait tellement de choses. Mais il ne pouvait pas la questionner. Pas comme ça, directement. Même si elle était revenue le voir pour lui demander encore une fois de l'argent pour un voyage d'études. Elle avait choisi les sciences sociales. Les étudiants en sciences sociales devaient beaucoup voyager – ça, il le comprenait, même si lui-même avait seulement appris la menuiserie, avec une lettre de recommandation de son premier patron pour tout bagage. Elle avait obtenu l'argent, bien sûr qu'il le lui avait donné. Mais il trouvait qu'il avait peut-être le droit de demander quelque chose en retour. C'est pourquoi il s'était permis de lui poser la question, et c'est là qu'elle s'était mise dans tous ses états, qu'elle lui avait crié dessus, l'accusait de ne pas lui faire confiance, de vouloir la surveiller et de contrôler tout ce qu'elle faisait. Il n'avait pas dit grand-chose. Il se rendait compte qu'il ne s'agissait pas des relations entre eux et de ses études à elle, mais du divorce. Gerda lui avait souvent adressé les mêmes reproches, dans des termes presque identiques. Et il s'était avéré – il ferma les poings comme souvent quand il repensait à Gerda –, oui, il s'était avéré que précisément cette femme aurait dû être un peu mieux surveillée...

Pourtant il tenait bon vis-à-vis d'Anne, même si celle-ci prenait le parti de sa mère. Son Anne, sa petite Anne. Ça le rendait fou de penser qu'elle pourrait un jour devenir une fille légère, comme sa mère. N'était-



elle pas en train d'en prendre le chemin ? Elle s'était fait un piercing sur l'aile du nez. Une petite boule en argent. Un signe – mais il ne savait pas de quoi. Cela ne faisait que renforcer son inquiétude. Il ne comprenait pas ce que ces jeunes faisaient avec leurs corps, ils avaient complètement perdu la tête ou quoi ? Quand il y pensait, il était envahi par une colère irrépressible, une colère de désespoir. Parce qu'il aurait tant aimé parler avec elle et que c'était impossible.

Il essaya de chasser ces pensées. Il était si heureux qu'elle soit passée à la maison. Il posa délicatement le plateau. Un verre de jus d'orange, deux tranches de pain beurré avec du fromage, une thermos de café et une tasse. Il avait écrit un petit mot pour dire que malheureusement il ne rentrerait pas ce soir. Il avait beaucoup de travail et devait faire des heures supplémentaires, alors autant passer la nuit à Kongsvinger. Il y avait une pizza au congélateur si elle avait faim. Rien de très original, mais la cuisine n'avait jamais été son fort.

Il descendit donc l'escalier sans faire de bruit, mit sa veste et son écharpe dans l'entrée, prit son sac, ouvrit la porte d'entrée et s'en alla en ce début de matinée d'octobre. Dans l'obscurité, l'humidité avait une odeur fraîche et douceuse, une odeur ténue de décomposition, comme si une légère couche de fin d'été s'attardait encore dans les jardins, les fossés, les terrains marécageux autour du lac, et allait donner du compost. Au loin, la silhouette du Vikingskipet – ce bâtiment rendu célèbre pour sa voûte en forme de bateau viking retourné –, l'allée éclairée qui passait par le pont de Stangebrua, la clarté pâle des ampoules pâles de Hamar au petit matin. D'ici, la ville ressemblait à un trait fin de lumière tout en bas, au niveau du lac. Il aimait voir ça. Il s'était toujours plu ici, à Hjellum. Gerda, elle, ne s'y était jamais

plu, le coin n'était sans doute pas assez « chic » pour elle. Oui, la gamine tenait ça de sa mère. Mais bon, elle était revenue passer quelques jours à la maison et il était bien décidé à ce que tout se passe bien. Pas de questions. Pas de conflits. Essayer de profiter un peu de ces rares moments ensemble. Il eut presque mauvaise conscience pour les quelques lignes griffonnées sur le message. « Heures supplémentaires. » Ce n'était pas tout à fait ça. Il sourit dans l'obscurité. Non, vraiment pas.

Il se mit au volant. La Hiace démarra au quart de tour. Elle n'était plus toute jeune, mais elle faisait encore parfaitement l'affaire. Aucune marque ne battait Toyota sur le plan de la fiabilité. Il avait souvent songé à changer de voiture, mais repoussait chaque fois à plus tard. Et voilà que Didriksen, récemment, avait remis la question sur le tapis : par l'intermédiaire d'un contact en Suède, il pouvait lui procurer à bon prix un véhicule d'occasion importé. Il faudrait voir ça. Il aurait les moyens de s'offrir cette nouvelle voiture grâce à Didriksen. Paul Didriksen, son employeur. Beaucoup de choses dans sa vie avaient changé en mieux pour lui depuis qu'il avait rencontré Didriksen. Mais la cerise sur le gâteau, c'était qu'il s'était débrouillé tout seul, comme un chef, sans Didriksen, pensa-t-il. Du coup, il se sentit de bonne humeur quand il s'engagea sur l'E6. Il appuya sur l'accélérateur.

Il sortit à la hauteur de Stange et continua vers l'est par la nationale 24, qui passait par Vallset et traversait la forêt en direction d'Odalén et Skarnes avant d'arriver à Kongsvinger. Cela prenait à peine une heure et demie par temps sec et sans circulation. Il avait tant de fois parcouru ces cent ou cent vingt kilomètres dans un sens ou dans l'autre qu'il ne faisait plus attention au trajet.

C'était de longues routes rectilignes, peu fréquentées, à travers des étendues de forêts où il fallait seulement faire attention à ne pas tomber sur un élan. Il n'était pas du genre à philosopher, mais cette route toute droite et dégagée ainsi que la monotonie du paysage environnant faisaient surgir chez lui des pensées qu'il tentait de chasser le reste du temps ; c'est pourquoi il gardait toujours une certaine vitesse pour arriver au plus vite, même s'il avait gelé la nuit et qu'une fine couche de givre recouvrait la chaussée là où la forêt était particulièrement dense.

Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, il n'allait pas laisser des souvenirs importuns – problèmes de famille ou autres contrariétés – jeter une ombre sur sa bonne humeur. Aujourd'hui, il allait profiter du trajet pour regarder le paysage. Les pensées sombres se dissipèrent telle la brume matinale sur les marais. Aujourd'hui, il allait juste songer à ce qui l'attendrait une fois sa journée de travail terminée. Il avait rendez-vous. Avec une dame. Il avait fourré des vêtements de rechange dans son sac. Il avait l'intention de se renseigner sur les endroits agréables à Kongsvinger pour passer une bonne soirée. Ce soir, il allait sortir et faire la fête. Cela faisait des lustres qu'Arne Vatne n'avait pas pensé à ça : faire la fête. Tiens, et s'il écoutait un peu de musique ? Il alluma la radio de sa voiture, mais tomba sur le bulletin météo : « Aggravation de la situation, avec risques de chutes de neige dans l'après-midi... » Il éteignit le poste, maugréant presque contre lui-même ; il n'allait quand même pas s'emballer comme un jeune homme ! Mais son sourire continuait de contracter les muscles de sa mâchoire et, quand un geai traversa la route, il freina pour ne pas écraser le bel oiseau.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
BRODARD ET TAUPIN À LA FLÈCHE  
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2012. N° 107766 ( )  
*Imprimé en France*